

Gérard Saryan

Extrait de

*L'Ombre du
prédateur*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2024, Tournada Éditions

PROLOGUE

Migné (Indre)

« Rachel ! Rachel, réveille-toi ! »

La camarade de Maëva n'eut aucune réaction. Elle dormait à poings fermés. Et ce n'est pas cette secousse, plus vigoureuse encore, sur son épaule, qui la tira de son sommeil. Maëva réitéra son geste, mais sans succès.

L'envie était pressante, si pressante qu'elle s'extirpa de son sac de couchage, enfila ses chaussons et ouvrit la fermeture Éclair pour écarter les pans de la tente. Une légère brise caressa son visage. La pleine lune lui servirait de repère au milieu du campement installé en cercle et dont s'échappaient des ronflements disgracieux.

La gamine hésita un instant. Rester trop près la dérangeait : un garçon pouvait sortir à tout moment et la surprendre en fâcheuse position. C'est qu'à 6 ans, on tient à son intimité, même en colonie ! Elle préféra donc s'éloigner pour être à l'abri des regards. L'herbe était haute par endroits, ses chaussons étaient trempés par la rosée.

Après quelques pas, elle marqua un temps d'arrêt. L'obscurité était impressionnante. Le vent s'engouffrait sous son long tee-shirt de nuit. Le choix était difficile : retourner en arrière et prendre le risque d'être découverte, ou parcourir les derniers mètres restants. Maëva réprima un violent frisson. Son cœur s'emballait dans sa poitrine. Elle prit sa décision.

Sa culotte sur les chevilles, elle se pencha et s'accroupit. Soudain, un bruit sourd. Comme si une grosse masse venait de s'écraser sur le sol. Ses genoux se mirent à trembler exagérément. Dans son imaginaire d'enfant, elle songea à une météorite. Le craquement

d'une branche la fit sursauter. Son rythme cardiaque s'accéléra encore. Elle écarquilla les yeux, balayant les alentours du regard. Maëva aurait voulu aller plus vite, mais impossible. Avec une baguette magique, elle aurait pu se recroqueviller tel un escargot pour disparaître dans sa coquille... Quelque chose venait dans sa direction. Un frémissement la parcourut de la tête aux pieds, elle se sentait engourdie, incapable d'accomplir le moindre geste.

Un animal ?

Brusquement, un souffle haletant réchauffa sa nuque.

Lentement, elle pivota sur ses pieds. Et se liquéfia : la silhouette d'un individu dont elle ne distinguait que l'index sur les lèvres mimait un « chut ! ».

Et puis d'un geste aussi brutal que soudain, il la souleva comme une feuille et se mit à courir.

Ballottée sur cette épaule inconfortable, face contre terre, le sol défilait à toute allure, lui donnant envie de vomir. Très vite, Maëva se mit à pleurer... Le colosse ralentit. Avait-il perçu ses sanglots désespérés ?

Peut-être pas ! Une scène aussi étrange que surprenante se produisait dans son dos. Des grognements terrifiants la pétrifièrent.

L'inconnu la déposa au pied d'un arbre, se débarrassant d'elle comme d'un quartier de viande que l'on jette sur le billot du boucher.

Submergée par la peur, la gosse ne trouva pas la force de bouger ni même de crier. La confrontation paraissait inéluctable. À deux mètres, un loup se dressait devant eux. Tandis qu'il opérait de lents va-et-vient, elle en devinait les crocs acérés. Son envie d'en découdre était évidente. Ce territoire était le sien et personne n'irait plus loin.

L'homme avançait vers la bête, un couteau à la main.

Se ressaisissant, Maëva en profita pour se relever et disparaître derrière un tronc d'arbre. Regard fixe sur

l'animal et le dos de son ravisseur, elle recula doucement, mètre après mètre. Jugeant qu'elle était assez éloignée, elle se mit à courir dans l'obscurité de cette forêt. Maëva Laffont, 6 ans, fuyait aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes. Par deux fois, elle faillit tomber, mais récupéra in extremis son équilibre en s'appuyant contre des branches à sa portée. Au loin, elle entendit le loup se lancer à l'assaut de sa proie. Avec rage.

Soudain, d'autres bruissements.

Maëva les devinait. Chacune de ses foulées était étouffée par une autre, plus énergique, plus prononcée, et plus rapide aussi. Paniquée, affolée, elle sentit des larmes couler le long de ses joues. La collision était imminente et la terreur se jouait d'elle.

Et puis une main ferme se posa sur sa bouche, une autre enveloppa ses hanches, l'emportant au-dessus du sol, loin, tel un ouragan... Un voile glissa devant ses yeux...

PREMIÈRE PARTIE

Huit ans plus tard...

Lambecq

*Je te donne toutes mes différences
Tous ces défauts qui sont autant de chance...*

À travers le pare-brise, Yann Vairelles observait le ciel bas et sombre. La tempête était finie. Les éléments avaient libéré leur colère.

Malgré ses efforts répétés, ses mains sentaient encore la graisse et le cambouis. Le père de famille essuya la sueur sur son front et jeta un regard à son épouse. Le panneau annonçait Lambecq à 3 km.

Tout à coup, il écrasa la pédale de frein, évitant de justesse un animal ébloui par les phares du véhicule. Il jura. À l'intérieur du camping-car, les ustensiles de cuisine et les bibelots mal arrimés avaient échoué sur le sol. Il éteignit la radio. Seul le ronflement du moteur résonnait désormais.

« Ça ne va pas la tête ! » hurla Betty, sa fille cadette, immédiatement rejointe par Guillaume, son aîné.

Le père s'excusa et attendit un instant avant de continuer sur la départementale 27. Son jeune golden en profita pour réclamer une caresse.

Peu après, à une intersection, une pancarte indiquait le « Camping du Lac ».

« On est arrivés ! » lança-t-il à l'intention de ses passagers.

Là-bas, au loin, un faisceau lumineux oscillait de gauche à droite. Le camping-car ralentit. Les Vairelles reconnurent leurs amis, Gilles et Nathalie Guillon, qui

patientaient sur le bas-côté en agitant une lampe torche.

La famille descendit du véhicule et tous s'embrasèrent.

« C'est pas une heure pour arriver, ça ! Fais-moi voir les dégâts », fit Gilles.

Mains sur les genoux, il se courba sur la carrosserie endommagée.

« Ah ouais, quand même ! Bon, on verra ça demain. Nath, occupe-toi de Christelle et des ados. Je reste avec Yann pour l'aider à se garer. »

Les pluies diluviennes survenues les jours précédents avaient fragilisé une zone du camping située en bordure de ravin. Craignant un glissement de terrain, la préfecture en avait interdit provisoirement l'accès, sous peine de fermeture définitive. Une sacrée tuile, à trois semaines de la haute saison.

Gilles se tourna vers son ami :

« À cause des inondations, t'as une dérogation pour t'installer aux abords du lac, en contrebas. Je t'y emmène. »

Ils mirent cinq petites minutes pour y parvenir. D'autres camping-cars avaient déjà pris possession des lieux, et de manière complètement anarchique.

« Ben t'es pas tout seul, mon poteau ! clama Gilles. Tiens, mets-toi là. Vous serez bien, un peu à l'écart. »

Le véhicule garé, Yann sortit deux fauteuils, une table de jardin sur un tapis de sol et deux bières.

« Alors, on n'est pas bien, là ? » lança son ami.

Au loin, l'animation venant du restaurant promettait une soirée à l'ambiance festive.

« Admire un peu le paysage, ça nous change de la ville, hein ? Demain matin, tu vas te réveiller entouré par les montagnes et avec une vue magnifique sur le

lac. Si je pouvais, j'échangerais bien ma place contre la tienne ! »

Le déplacement intempestif d'un oiseau sur le toit – à moins que ce ne soit un écureuil – le tira de ses rêves. Ses yeux s'ouvrirent sur la main de Christelle, posée sur son ventre.

L'un et l'autre avaient dormi profondément, épuisés par le voyage. Il écarta délicatement le bras de son épouse et caressa la courbe de ses reins, des fois qu'elle y serait sensible. Mais elle ronchonna un « pas maintenant » sec et pas franchement encourageant.

Comme tout bon ouvrier en bâtiment, il n'avait pas pour habitude de traîner au lit. Il souleva sa grande carcasse et adressa un regard amusé à son chien, déjà impatient de sortir. Remarquant le loquet de la porte du camping-car en position « ouvert », il s'en étonna, jurant l'avoir verrouillé avant de se coucher. Sans doute que les nombreux verres d'alcool ingurgités la veille au soir avaient eu raison de sa lucidité. Quand il poussa le battant, Socrate décampa à toute vitesse.

Près du poste de pilotage, le rideau abritait les couchettes de ses deux adolescents, qui dormaient paisiblement, les pantoufles au bord du lit. Yann Vairelles se fit couler un café, jetant de temps à autre un œil à travers la fenêtre : son jeune chien courait dans tous les sens.

Agacé par ce bruit de va-et-vient sur le toit du camping-car, il sortit à son tour.

Un corbeau ! Ce crétin va finir par réveiller toute la famille !

Il fit de grands gestes pour le faire déguerpir. Si le volatile prit son envol et se posa un peu plus loin, il revint néanmoins quelques secondes plus tard, dominant depuis son poste d'observation l'écrin de verdure. Il picora la tôle par d'incessants « tac ! tac ! tac ! » épouvantables.

« Dégage ! Allez ouste ! »

Après avoir étouffé de nombreux bâillements, Yann se posa, un mug entre les mains. Une légère brume recouvrait le lac. Ce moment de calme était un rituel immuable. La famille dormait et il pouvait apprécier cette première journée de week-end. Il ferma une seconde les yeux et inspira à pleins poumons. Socrate apparut, un bout de bois flotté dans la gueule. Entre une gorgée de café et la consultation de son téléphone portable, Yann lui lança le bâton. Le golden partit comme une flèche, avant de revenir tout fier vers son maître, son trophée entre les crocs, la queue remuant dans tous les sens. Yann Vairelles félicita son compagnon d'une caresse affectueuse.

« Qu'est-ce que tu dirais de prendre un bain, hein, mon beau ? »

Il balançait le jouet improvisé en direction du lac, cette fois. Filant comme un fou, le jeune chien s'arrêta brusquement avant de japper.

« Socrate, tais-toi ! Chut ! Tu vas réveiller tout le monde. »

L'animal ne bougeait plus et continuait d'aboyer. Délaissant son fauteuil confortable, Yann avança jusqu'à la rive.

Maintenant silencieux, le chien vint se coller contre sa jambe.

L'homme considéra les flancs des montagnes sur lesquels le soleil perçait peu à peu, et ferma de nouveau les yeux, s'abandonnant au silence apaisant de la vallée. Gilles avait raison : ils étaient bien mieux ici qu'au camping.

Tout à coup, ce maudit volatile et deux de ses congénères se mirent à les survoler, se rapprochant de plus en plus à chaque passage.

« Saleté ! »

Le golden était couché au bord de l'eau, pattes en avant, apparemment effrayé par les corbeaux, à moins

que ce ne soit par autre chose. Yann s'intéressa à cette vieille plateforme flottante qu'il distinguait à peine à cause de la brume.

Qu'est-ce que c'est que ça ? songea-t-il en se déchaussant. *Au diable les pieds trempés !* Il avança jusqu'aux chevilles.

Les oiseaux s'invectivaient, prêts à se battre. Yann observa leur étrange ballet. Soudain, l'un d'eux s'éloigna, et il remarqua quelque chose dans son bec. À coup sûr, cette saleté irait déguster sa prise sur le toit du camping-car.

Les rayons du soleil aidant, la brume s'évaporait lentement, se soulevant comme un nuage de fumée regagnant le ciel. Curieux de savoir ce qui composait le repas des charognards, Yann s'approcha.

Repérant l'épaisse corde en fil de caret qui reliait la plateforme à un anneau en fer, il tira dessus. Au fur et à mesure de son effort, ses doigts se crispaient. Malgré la difficulté de l'exercice, jamais il ne faiblit, son regard attiré tel un aimant par cette estrade sur l'eau qui peu à peu se précisait. Son visage blêmit.

« C'est pas possible ! C'est pas possible ! »

C'est pas possible !...

La phrase tournait en boucle dans son esprit. Yann Vairelles était en passe de perdre pied. Sa détresse absolue ressemblait à celle d'un homme face à l'inimaginable. Il plongea dans l'eau glacée, ignorant le choc thermique et les quelques mètres encore à parcourir, accompagnant chaque mouvement de bras d'un cri strident.

Transi de froid, il posa enfin une main sur le plancher. Une forte odeur métallique lui donna envie de vomir. Des dizaines d'oiseaux affamés étaient agglutinés sur... un cadavre.

Il parvint à se hisser sur la plateforme instable, dérangeant les charognards dans leur festin. Ils prirent

leur envol dans un concert de croassements épouvantable. S'il avait pu, il les aurait tués de ses propres mains. Terrassé par l'horreur de la scène, il s'approcha du corps sans vie... Puis, hagard, il descendit son enfant du poteau sur lequel il avait été fixé, tel un martyr sur la croix. Sa chemise était ouverte, dévoilant le ventre transpercé, mutilé, l'abdomen lacéré. Mais le pire était ses paupières ouvertes sur des trous béants, sans doute l'œuvre des corbeaux.

Le tableau était insupportable. Et le supplice sans nom.

La voix pleine de rage et de douleur, Yann hurla son désarroi. L'écho de son cri déchirant rebondit d'une paroi à l'autre de la montagne, repris par les plaintes de son chien resté sur la rive, intensifiant l'ampleur du drame.

Le temps venait de s'arrêter.

Alertés par le grabuge, des couples de vacanciers ouvrirent les portes de leurs camping-cars. Intriguée, Christelle Vairelles sortit et fit quelques pas vers le lac. Malgré la distance et les restes de brume, cette dépouille reposant sur les genoux de son mari la glaça.

Non !...

Elle se précipita à l'intérieur du véhicule et, d'un geste sec, ouvrit le rideau qui masquait les couchettes : ni Guillaume ni Betty n'étaient dans leur lit.

« Oh mon Dieu ! Non !... »

Lille

« C'est moi, ou elle s'arrange pour être toujours en retard ? »

Ses amies l'attendaient à la terrasse d'un bar ultra-branqué du centre-ville de Lille, une bière belge devant elles. Depuis que l'été s'était installé, les journées s'éti- raient en longueur et on prenait plaisir à se retrouver le soir.

Enfin, Jade arriva. Les trois jeunes femmes s'enla- cèrent, avant de s'embrasser affectueusement.

Emma revenait tout juste d'un séjour à Dubaï, où elle avait effectué la promotion du nouveau restaurant d'un *resort* de luxe qui s'était offert les services d'un grand chef parisien. Mylène aborda les conditions contractuelles que lui avait proposées une marque de vêtements avec laquelle elle venait de signer.

Quant à Jade, elle se contentait d'arborer un magni- fique sourire en les écoutant. Ses cheveux auburn mi- longs entouraient un visage rond aux traits réguliers. Sa bouche charnue parfaitement dessinée attirait les regards. Elle retira sa veste, dévoilant une petite poi- trine qui pointait sous son sweat. Lorsqu'une jeune adolescente sollicita une photo, Jade se prêta genti- ment au jeu.

Les trois amies exerçaient la profession controver- sée d'influenceuse, utilisant les réseaux sociaux comme outil de travail. D'ailleurs, les médias les surnommaient le « Gang des Lilloises ».

« Et toi, Jade, comment va ton opération de com ? » s'intéressa Mylène.

La belle garda le silence. Elle souhaitait ménager le suspense. Le moment était agréable, elle aurait voulu qu'il se prolonge durant des heures.

« Quand tu fais cette tête, c'est jamais par hasard ! » lui glissa Emma.

L'autre renchérit :

« Elle a raison. Mon petit doigt me dit que tu as une nouvelle à nous annoncer. Bon, ben alors, raconte. »

Mains jointes devant elle, des étoiles plein les yeux, Jade affichait une expression jubilatoire :

« Vous savez quoi, les filles ? Vous avez devant vous une légende ! »

Ses amies s'observèrent et répondirent en chœur :

« C'est-à-dire ? »

– J'ai eu l'idée du siècle, *the idée* ! »

Elle héla un serveur pour lui commander son meilleur champagne.

Son enthousiasme faisait plaisir à voir. Entre influenceuses, et bien que nullement concurrentes, les trois jeunes femmes se sentaient lancées dans une course effrénée, une compétition sans merci à celle qui imaginerait le meilleur concept dans son domaine de prédilection. Si Mylène était spécialisée dans les vêtements et les produits de beauté, Emma était particulièrement reconnue dans les arts culinaires et le monde de la pâtisserie. Quant à Jade, son truc à elle, c'était les faits de société, les jeunes, et particulièrement la parité hommes-femmes.

Son féminisme n'était pas plus exacerbé que celui des autres filles de sa génération, seulement elle en avait fait un business à part entière, pointant les nombreux bastions à conquérir pour le sexe faible. Tous les murs érigés par les hommes et le système patriarcal devaient tomber les uns après les autres. Son dernier combat en date lui avait valu une grande quantité d'articles dans la presse : elle avait suggéré aux mères de famille de filmer les sorties des écoles afin de mesurer

le pourcentage d'hommes y attendant leur progéniture. Vingt mille vidéos avaient été postées en une journée, et le résultat était sans appel : 90 % des parents étaient des femmes, obligées de concilier leur vie professionnelle et leur rôle de mère. Insupportable !

L'influenceuse était suivie par près de 2 millions de *followers*, dont les deux tiers dans l'Hexagone.

« Le XXI^e siècle sera féminin ou ne sera pas ! » affirmait-elle sur sa page connue sous le nom de « Jade A dit ».

Maîtrisant mal son enthousiasme, elle prit une grande inspiration et savoura l'impatience de ses amies. L'instant était magique.

« Vous vous rappelez que j'ai signé un programme de com avec le ministère de l'Intérieur ? »

En chœur :

« Oui, pour faire la promotion de la police et la gendarmerie. »

Avant que la première question ne fuse, Jade enchaîna :

« Exact. Plus personne ne veut intégrer ces corps d'État. Ils ont besoin de susciter des vocations et de donner une image hyper dynamique auprès des jeunes, et notamment des filles. Or, ça fait trois mois que ça ronronne et que je me fais chier. Je poste des vidéos, je visite des lycées avec des cadets, j'écris des trucs sympas, mais ça ne prend pas ! »

Son constat était sans appel : pas assez innovant.

Les programmes de prévention pilotés par les associations ou les ministères, autour de la drogue, du tabac, de l'alcool ou des violences sexuelles sur les femmes avaient le vent en poupe, mais leur ton « donneur de leçon » lassait la jeune génération, loin d'être dupe.

Jade mentionna les moyens de communication déployés par le cabinet du ministre, depuis les campagnes d'affichage dans les administrations, dans le

méto, sur les bus, jusqu'aux reportages télé sur les grandes chaînes nationales.

« L'agence m'a donné carte blanche pour susciter des vocations chez les jeunes. Et je bosse sur un nouvel angle depuis quelques semaines. »

Une lueur se dessina dans ses grands yeux verts :

« Ce que je veux, c'est un truc de dingue, un truc qui n'a jamais été fait. Pour choquer, pour faire bouger les lignes.

– Tu penses à quoi par exemple ? »

Inutile de les faire attendre plus longtemps, Jade se lança :

« Suivre des enquêteurs.

– Quoi ?! » s'étonna Emma.

Enthousiaste :

« Je veux être confrontée à une véritable affaire criminelle. Et pas à un délit à la con ou à un excès de vitesse. Non, ce que je veux, c'est que ça sonne vrai. Mon public va adorer !

– Arrête un peu, Jade ! » firent ses deux amies.

Mylène ajouta :

« Une influenceuse qui participe à une enquête policière, ça n'a aucune chance d'aboutir ! Tu rêves !

– Vous avez raison, concéda l'intéressée, la mine riieuse, presque ravie de leur réaction. Ils ont été réticents... au début, du moins !

– Au début ? Pourquoi au début ? »

Silence.

« Tu veux dire que... »

Les bras victorieusement levés, Jade décocha son plus beau sourire.

« Eh oui, les filles ! Vous avez bien compris. De toute façon, c'était à prendre ou à laisser, et ils ont été convaincus par mes arguments. Vous allez voir ! ça va être génial. Je vais te dépoussiérer le truc ! À la fin, vous ne les reconnaîtrez plus !

– Et ta mission va consister en quoi, exactement ? » demanda Emma.

Tous les ingrédients étaient réunis pour faire le buzz.

« J’ai décidé de suivre une brigade de recherche de la gendarmerie. Je vais pouvoir les filmer dans leur quotidien, à la caserne, et au cœur d’une enquête, une vraie.

– C’est super risqué, s’inquiéta Mylène, dubitative. Tu n’as pas peur ? »

Sa camarade semblait jouer avec le feu, mais son tempérament de Bretonne faisait d’elle une têtue en toutes circonstances.

« Peur, non. Évidemment, on a décidé que j’allais travailler en binôme, et il va sans dire que ce sera avec une femme. Ce sera avec une enquêtrice de la police judiciaire, une femme flic, mère de famille, qui organise sa vie autour de son job et de ses enfants. »

À n’en pas douter, selon Jade, cette fois, elle avait trouvé le bon angle d’attaque : le terrain. Une approche plus que réaliste séduirait à coup sûr son public, avide de vérité et d’action. Ce reportage posté au quotidien avait toutes les chances d’être une consécration, un aboutissement pour son travail. Nul besoin de détailler les perspectives financières qui en découleraient : les annonceurs se précipiteraient sur « Jade A dit », car l’engouement des *followers* dans la tranche rémunératrice et stratégique des 15-25 ans serait son principal atout.

« Et, dis-nous, c’est où, ton coin de paradis ? »

Elle tira de son sac un exemplaire du *Parisien*, daté de deux jours. La une titrait :

Que se passe-t-il à Lambecq ?

Un village sans histoires.

Dijon

La capitaine Agnès Demare étira la peau sous ses yeux, maudissant ces valises mauves. On aurait dit un zombie. Depuis près de cinq minutes, elle affrontait avec courage son reflet dans le miroir, inspectant chaque partie de son visage. Face aux réalités de la vie, elle se sentait démunie.

Quatre heures de sommeil, c'était bien trop peu pour apparaître reposée. Surtout à 42 ans.

Elle offrit à la glace son profil gauche, puis le droit, et le verdict fut sans appel : elle avait changé. Les premières rides se dissimulaient tant bien que mal sous le maquillage, mais pour combien de temps encore ?

Agnès ouvrit l'armoire à pharmacie, saisit un pot et referma la porte d'un coup sec, puis s'appliqua une grande quantité de crème de jour, évitant autant que possible le contour des yeux. Elle soupira, tirant sur les pointes de ses cheveux encore trop courts.

« T'es moche ! » lança-t-elle spontanément.

L'avantage d'un reflet, c'est son absence de réponse.

Son téléphone portable vibra sur la table de chevet. Aussi impatiente qu'une adolescente à son premier rendez-vous, elle se précipita sur l'appareil, mais son enthousiasme fut rapidement douché : ce n'était ni Antoine, son époux, ni sa sœur, mais sa cheffe. La commissaire divisionnaire Nadia Sassi l'attendait d'ici la fin de la matinée pour le traditionnel point d'activité.

Téléphone en main, elle jugea l'erreur étonnante ! Leur tête-à-tête était généralement programmé le mardi matin à la première heure et nous étions lundi.

À son arrivée dans les locaux, Agnès Demare salua les membres présents de son équipe. Joël frappait sur son clavier d'ordinateur, aussi concentré que distant, et Gaëlle paraissait fuyante et moins enjouée qu'à l'accoutumée, prétextant une urgence afin d'éviter une pause-café.

Durant près d'une heure, Agnès prépara ses dossiers, puis se présenta au bureau de Nadia Sassi, situé au quatrième étage.

« Entre, je t'en prie, l'invita sa supérieure. Assieds-toi. »

Agnès l'observa. Femme de 57 ans, d'un père français et d'une mère issue de l'immigration, elle portait en permanence dans le regard les traces des tonnes de railleries et d'injustices qu'elle avait endurées avant d'en arriver là. Sa silhouette longiligne, son visage anguleux, dur, presque masculin, lui donnaient un air froid et peu sympathique. Ses cheveux blancs étaient coupés très court pour ne pas friser exagérément. Sa peau était mate et l'absence de maquillage complétait cette allure loin d'être féminine. Quant à cette autorité martiale qu'elle instaurait volontairement dans ses rapports avec ses équipes, c'était devenu une plaisanterie à la PJ. En revanche, on louait son management et sa capacité à prendre des décisions.

L'entrevue tardait à démarrer. Cette attente conjugée à la pluie, qui s'était mise à tomber au début de la journée, rendaient l'atmosphère lourde. Agnès observait sa supérieure d'un œil soupçonneux. Installée à la table ronde destinée aux invités, elle ouvrit son ordinateur portable, prête à se mettre au travail, mais la divisionnaire restait confortablement assise dans son fauteuil en cuir. Cette fois, elle ne se déplacerait pas pour leur entretien. La capitaine en était convaincue, la distance était volontaire. Quelque chose d'anormal

se tramait dans son dos. Elle déplaça ses affaires, ne laissant rien transparaître de son inquiétude.

Car l'attitude qu'affichait Nadia contrastait avec le personnage, plutôt direct en temps normal. D'ailleurs son entrée en matière ne manqua pas de surprendre Agnès, puisqu'elle s'enquit de sa santé et de celle des siens.

« Bon, venons-en au fait », finit par lâcher Nadia.

Nous y voilà enfin ! songea la capitaine.

« Agnès, tu es passée par une épreuve difficile ces derniers mois. Ce... comment dire... »

Son « épreuve » portait un nom :

« Cancer. »

Silence.

Par son intervention, Agnès souhaitait mettre un mot sur cette maladie que certains s'évertuaient à ne pas vouloir nommer. Il n'y avait aucune honte à avoir. Un cancer du sein lui était tombé dessus et ça arriverait encore à des millions de femmes à travers le monde.

« Un cancer, en effet. À ce propos, depuis combien de temps as-tu repris le service ? »

Ne comprenant pas où sa supérieure voulait en venir, elle répondit :

« Cela fera huit mois après-demain.

– C'est ce qui me semblait. Si je ne m'y suis pas opposée, c'est uniquement pour t'aider à remonter la pente. Mais en définitive, c'était une erreur. »

Une erreur ? Déstabilisée, Agnès se défendit :

« Je me sens très bien. Mes derniers examens le prouvent. »

Le dossier à charge était odieusement préparé. Nadia Sassi consulta des relevés, détaillant les absences répétées, la démission inattendue d'un collaborateur, et bien d'autres choses encore, comme ce manque de discernement lors du hold-up au centre commercial de la Toison d'or.

La gêne se lisait dans son regard quand elle aborda le recours déposé par certains membres de son équipe auprès des syndicats. Cependant, se planquer derrière l'avis d'une organisation syndicale n'était pas digne d'un manager. De fait, et sans s'y attarder, elle évacua le sujet d'un revers de main. Nadia s'obstinait à fixer un point au centre de son bureau, évitant de croiser les yeux de sa subordonnée.

On dit des hommes qu'ils sont froids et parfois sans cœur dans la gestion des ressources humaines, alors que dire du comportement des femmes entre elles ? Miellesuses par-devant, et de belles salopes dès qu'on a le dos tourné. Sa supérieure lui exposait froidement le procès qu'on lui intentait sur la place publique, et sans exprimer la moindre compassion : *Ah la solidarité féminine !*

Cependant, la divisionnaire paraissait avancer en terrain miné, et elle le détecta. S'immiscer dans la vie privée de son équipe était à double tranchant.

« Écoute, Agnès... Évidemment, il y a eu ce cancer, mais je pense que, par-dessus tout, ces bouleversements dans ta vie affective n'ont sans doute pas arrangé les choses. »

Le ton avait changé.

Mais à quoi faisait-elle allusion ? Au départ d'Antoine ?

Et puis, comment pouvait-elle être au courant ?

Gaëlle ! supposa Agnès. Sa collaboratrice directe était la seule à savoir pour son époux. Imaginer qu'elle ait pu la trahir lui fit l'effet d'un coup de poignard.

Les mains cramponnées à son siège, la capitaine Agnès Demare plaidait sa cause comme si elle devait s'en justifier. Tout à coup, elle était devenue une paria, bonne à jeter aux cochons.

Mais Nadia ne semblait l'écouter que d'une oreille, les yeux rivés sur son téléphone.

On frappa deux coups. Une tête apparut par l'entrebâillement de la porte :

« Je suis en avance. Je peux ?

– Ah, Patrice, entrez, je vous prie. Donnez-vous la peine. »

Le colonel de gendarmerie, képi en main, salua les deux femmes. Décontenancée par cette intrusion, Agnès reprit une position d'attente et croisa les jambes. Uniforme impeccable, le geste calme, le nouveau venu posa son couvre-chef sur la table et empoigna une chaise pour s'installer aux côtés de Nadia. Rien ne transpirait sur son visage. Face à ce duo, le rendez-vous ressemblait de plus en plus à un traquenard dont elle ne s'était pas doutée un seul instant.

« Agnès, je vous présente le colonel Patrice Vatteau. Il est directement rattaché à la direction générale de la gendarmerie nationale. »

Sourire forcé. Qu'est-ce qu'un gendarme, colonel de surcroît, pouvait bien avoir à faire avec elle ?

Le gradé s'adressa à la divisionnaire :

« Vous avez eu le temps ? »

Le temps de quoi ?

Agnès ne comprenait rien à cette mascarade.

Sa supérieure, poing sous le menton :

« Non, pas encore. Nous vous attendions. »

Le colonel la remercia d'un hochement de tête, et se tourna vers la jeune femme.

« Capitaine Demare, je suis ravi de faire votre connaissance. »

Silence. Pas de réaction de sa part. Indisposer ce militaire serait sa stratégie.

L'homme saisit un document et se racla la gorge afin d'éclaircir sa voix :

« Capitaine, dans le cadre de l'opération nationale "Donne un sens à ta vie"... »

Agnès étouffa un rire nerveux. C'était plus fort qu'elle.

Donne un sens à ta vie ! Bon sang, ça sentait le fric gaspillé dans une agence de communication à la con !

Ignorant le dispositif, elle écoutait à peine. Des programmes commandités dans les ministères, il y en avait pléthore, et ils inondaient les institutions, à tel point que l'on avait beaucoup de mal à les suivre. On consacrait plus d'énergie à faire du marketing et de l'affichage qu'à arrêter les truands. Ça y est, elle parlait déjà comme les vieux flics !

Patrice Vatteau lui tendit un fascicule qu'elle tourna et retourna entre ses doigts, faisant mine de s'y intéresser.

Le gendarme poursuivit alors :

« À la demande du président de la République, et sous la responsabilité du ministre de l'Intérieur, nous avons pour mission de mettre en place des synergies entre nos deux entités, la gendarmerie et la police. C'est important, vous savez ! »

Légère hésitation devant l'indifférence de son interlocutrice. Il jeta un regard d'incompréhension en direction de Nadia. En réponse, celle-ci lui adressa une moue qui voulait dire « ne faites pas attention, poursuivez ».

« Comme vous le savez, nous subissons depuis plusieurs années une vague de démissions sans précédent. C'est pourquoi nous souhaitons susciter des vocations chez les jeunes, et en particulier chez les femmes. Le programme "Donne un sens à ta vie" doit faciliter l'adhésion de celles et ceux qui souhaiteraient embrasser une carrière chez nous. C'est bon pour l'image, et puis c'est l'avenir. »

C'est bon pour l'image ! Agnès se souviendrait longtemps de cette phrase.

Lasse de ce monologue, elle se dit que c'était le moment de partager le fond de sa pensée :

« Si vous considériez nos conditions de travail, vous trouveriez des explications au malaise actuel. Ceci

étant, je n'arrive pas à vous suivre. Qu'est-ce que j'ai à voir avec tout ça ? »

Embarrassé par la tournure de l'échange, le gendarme se radoucit :

« J'y viens. »

Nadia ajouta aussitôt :

« Ce que Patrice veut vous dire, c'est qu'aujourd'hui, nous souhaitons redevenir attractifs pour la jeune génération. Le nombre de postulants est en chute libre. Mais le plus inquiétant, c'est que les femmes se désintéressent de nos métiers. »

Heureux de cette intervention sur laquelle il pouvait rebondir, Vatteau reprit :

« Mon service est chargé de piloter de près cette opération, depuis plusieurs mois, et nous avons fait appel aux services d'une influenceuse qui cartonne chez les 15-25 ans. Nous serions très heureux de votre participation à cette campagne. »

L'information était lâchée. Agnès le fixa, éberluée.

« L'idée est de suivre une femme flic, mère de famille, active. Étant donné nos intérêts réciproques dans cette affaire, la brigade de gendarmerie a été choisie. Parité oblige, la police fournira le fonctionnaire en question. Nous pensons que c'est une excellente manière de générer des vocations. C'est pour cette raison que dans le cadre de ce programme, nous allons... enfin nous souhaitons que cette influenceuse puisse filmer votre quotidien. »

C'en était trop. Avait-elle bien compris ?

« Non mais dites-moi que c'est une blague ? Écoutez, je suis flattée, mais je ne suis pas sûre de correspondre à vos standards. »

Le colonel adopta une voix plus assurée :

« Aujourd'hui, les jeunes ne jurent que par les réseaux sociaux. Durant deux mois, vous seriez accompagnée par cette influenceuse, Jade Arroyer. "Jade A dit" ne vous est peut-être pas inconnu ?

– Tu vois de qui il s’agit ? » fit Nadia.

Le niveau de connerie dépassait parfois l’entendement. Ce jour-là, en tout cas, c’était clairement le cas. Le piège se refermait sur une capitaine cherchant désespérément une échappatoire.

« Non, je ne la connais pas. Mais autant vous dire que je ne suis pas intéressée ! »

La divisionnaire soupira :

« Pourquoi refuser ? C’est stupide. L’expérience peut être enrichissante. Tu représenterais l’institution policière, dans un autre environnement... »

Agnès la fusilla du regard.

« “Un autre environnement” ? Pourquoi ? Ce n’est pas sur Dijon ? »

Ferme :

« Non. »

Nadia Sassi n’avait pas l’intention de se laisser prendre les commandes de l’entretien :

« On te propose de coopérer, de disposer de temps pour toi, tout en exerçant ton job de flic. L’objectif est de montrer notre métier sous son meilleur jour et de donner envie. Prends ça comme un sas de décompression. »

Le gendarme insista à son tour :

« Votre nom a été sélectionné parmi d’autres. C’est vous que l’on veut, Agnès ! La décision vous revient, mais sachez que vous êtes notre premier choix. Le cabinet du ministre jusqu’au préfet de région ont donné leur aval : vous intégreriez une brigade de recherche de la gendarmerie nationale pour une durée de deux mois. Ensuite, vous revenez dans votre service, ici, à Dijon. »

Silence.

Contenant sa colère, elle se sentait prête à exploser.

« Faire la nounou, c’est pas mon truc ! »

Chaperonner une influenceuse n’entraîne pas dans ses attributions de fonctionnaire de police.

« Désolée, mais j'ai besoin d'y réfléchir. »

Il était flagrant qu'Agnès brûlait d'impatience de mettre un terme à cet entretien, si bien que le gendarme échangea un regard anxieux avec Nadia. Mais c'était comme si la divisionnaire s'attendait à une telle réaction. Elle la connaissait, c'était une coriace.

« Capitaine Demare, vous avez vingt-quatre heures pour prendre votre décision », lâcha-t-elle sur un ton hiérarchique.

Un ultimatum ! Rien que ça !

« Pourquoi cette précipitation ? »

Sa cheffe, consciente d'avoir éveillé son intérêt, enchaîna :

« Ce que l'on ne vous a pas encore dit, c'est que l'opération aura lieu au cœur d'une enquête criminelle, et que le temps presse !

– Vous n'êtes pas sérieux ? »

Elle se demanda s'ils mesureraient bien les risques encourus.

« Tout ce qu'il y a de plus sérieux, capitaine ! confirma le gendarme. Les jeunes passent leur temps sur leur téléphone et ont ainsi accès à la réalité de la vie. Ils ne veulent plus de bla-bla mais du trash, du sensationnel ! Nous allons leur en montrer, grâce à cette influenceuse qui les fera toucher du doigt votre quotidien. Évidemment, toutes les deux, vous ne serez pas directement exposées. »

Nadia Sassi renchérit :

« Une *sale histoire* vient de leur tomber dessus à Lambecq. Ils ont besoin de renfort, mais vous pourriez garder une distance de sécurité avec l'enquête. »

Sans attendre plus longtemps, le colonel Vatteau ôta un dossier de sa serviette, et le déposa sur un coin du bureau. Un nom était apposé sur la première page :

Vairelles

Inutile de se faire préciser de quelle « sale histoire » il s'agissait. Cette affaire, tous les journaux en faisaient leur une depuis quatre jours.

Agnès Demare emprunta l'escalier de service. Heureusement que la rambarde était là en guise de soutien, car le coup était rude. De nouveau, on lui mettait la tête sous l'eau en cherchant à l'expédier à 500 km d'ici, dans ce petit village de l'Indre : Lambecq.

Tout se mélangeait à présent dans son esprit.

Dans la salle de pause, son équipe était réunie au grand complet. Son arrivée ne passa pas inaperçue. Les chaises se redressèrent et les gobelets de café finirent dans la poubelle en un rien de temps. Tous cherchèrent à déguerpir comme une envolée de moineaux mais c'était trop tard. Elle referma la porte et prit son courage à deux mains, prête à les affronter.

« Ça va, Agnès ? lui demanda Gaëlle.

– Bien sûr. Pourquoi ça n'irait pas ? » lâcha-t-elle en la défiant du regard.

Puis se tournant vers les autres :

« Comme vous êtes tous là, autant se dire les choses. »

La plupart baissèrent les yeux. Le moment idéal pour soulager son cœur en fustigeant leur attitude.

« La vie est une succession d'épreuves, et je suis bien placée pour le savoir. Je ne m'attendais pas à ce que l'on m'offre des fleurs tous les matins, mais de là à ce que certains d'entre vous me vomissent dessus... Faut croire que c'est une nouvelle façon de s'affirmer. »

Pas un ne répliqua. La jeune femme tourna les talons, déçue de leur manque de courage.

Le dilemme était de taille.

Continuer avec cette équipe de faux-culs ? Ou prendre du recul en acceptant cette mission ?

Elle se réfugia dans son bureau.

Gaëlle la rejoignit en fin d'après-midi et tenta une manœuvre d'approche :

« Agnès, tu sais, c'est pas moi... »

De dépit, la capitaine stoppa sa collègue avant que la conversation ne s'envenime :

« Écoute, Gaëlle. Les remords, non merci. T'es une grande fille, change de disque. »

Elle se sentait trahie par son équipe. La pilule ne passait décidément pas.

Après tout, pourquoi pas, cet éloignement pourrait lui faire le plus grand bien.

Prenant une grande inspiration, elle asséna :

« Pendant les deux mois qui arrivent, faites-moi plaisir : oubliez-moi ! »

Trois ans plus tôt

Nice

Dans tout l'appartement, on pouvait sentir une odeur d'égouts qui remontait de la salle de bains. Le souvenir de Maëva était omniprésent, de ce cadre photo sur le buffet à ces lettres de bois colorées sur la porte de sa chambre. À l'intérieur, des posters de la reine des neiges et des poupées sur les étagères. La circulation de la nationale, au pied du bâtiment, avait recouvert les rideaux roses d'une suie noire impossible à éliminer.

Installé sur son canapé, Christophe Laffont fut tiré de son assoupissement passager par la voix de ce présentateur :

« *Dominique, vous nous entendez ?*

– *Je vous entends, Denis. Ici c'est vraiment compliqué de travailler. »*

En représailles, et parce qu'un individu avait utilisé un drone pour filmer le jardin, les journalistes, micro en main, étaient tenus à l'écart de ce que l'on appelait « la maison du diable ». C'est ainsi que l'on avait baptisé cette ancienne habitation du centre-ville d'Orléans, qui appartenait à un certain Alain Bernet. Depuis son arrestation dans l'affaire Dimitri Girod, l'homme était soupçonné d'être « La Demoiselle ».

Partout dans les journaux, on relatait les événements anodins qui avaient conduit ce personnage terne et sans envergure à devenir l'un des meurtriers les plus recherchés de France. Durant près de quinze ans, l'individu avait trompé son monde, déjouant toutes les polices sans qu'on le soupçonne un seul instant.

Car, depuis le début, les enquêteurs s'attendaient à tomber sur une femme et ils avaient découvert... un transformiste. Un transformiste de génie, aussi bien dans l'accoutrement que dans sa capacité à modifier sa voix.

« Bernet bernait son monde » titrait en une *La République du Centre*. Le jeu de mots journalistique ne fut pas du goût du préfet de police ni des familles.

Courant le cachet dans le monde du spectacle parisien, Bernet avait tenté sa chance sans que le destin lui offre ce fameux coup de pouce dont se prévalent de nombreux artistes. Son seul fait de gloire avait été un contrat mélangeant espoir et désillusion au cabaret Chez Michou, mais le tremplin qu'aurait pu représenter Montmartre s'était avéré en définitive un cuisant échec.

Après une carrière ratée, Alain Bernet était revenu au bercail, dans le cocon familial, du côté d'Orléans. Fils unique d'un père alcoolique fou de jazz, et d'une mère aimante et sécurisante, il s'y était construit un monde à part et solitaire. Avec un ami garagiste, il occupait ses journées à réparer un vieux camping-car. À bord de son engin, il courait les concerts de jazz à travers toute la France. Sans travail ni argent, il vivait de petits boulots et avait fini par usurper l'identité de sa défunte mère, afin de tromper les services sociaux. La pauvre femme avait été enterrée sans sépulture dans le carré du jardin familial.

Durant des années, pas un employé de banque, pas un commerçant, pas un voisin n'avait eu le moindre soupçon.

Pour les experts criminologues, Bernet était un manipulateur au profil bien particulier, qui s'était longuement préparé avant de passer à l'acte. Un phénomène assez courant dans le monde des kidnappeurs. Avant de mettre fin à ses agissements, on ne savait quasiment rien du mode opératoire de ce psychopathe, si ce n'est

qu'entre deux festivals de jazz, il parcourait les campagnes environnantes à la recherche de proies potentielles. Il enlevait des jeunes filles en les dissimulant dans le châssis de son camping-car avant de les séquestrer dans sa maison.

Les gosses étaient expédiées à la cave, dans une planque ayant abrité un célèbre résistant orléanais durant la Seconde Guerre mondiale.

Christophe Laffont ne pouvait s'empêcher de suivre ce reportage, tapant nerveusement du pied le parquet ciré. Le moment était angoissant et son komboloï filait à la vitesse de l'éclair entre ses doigts, ramenant chaque boule au creux de sa main. Sur l'écran, on distinguait une mini-pelle mécanique qui œuvrait à l'abri de badauds attroupés devant « la maison du diable ». Les policiers avaient déplacé le mobilier de jardin, le barbecue et la serre couvrant le potager. D'ici la fin d'après-midi, nul doute que l'on déterrerait les nombreux corps enfouis par Alain Bernet tout au long de ces quinze années. De temps à autre, on distinguait les silhouettes des experts de la scientifique, facilement reconnaissables à leur combinaison blanche, les couvrant de la tête aux pieds, et à leur masque sur le nez.

Christophe Laffont empoigna la cafetière. Sous aucun prétexte, il ne souhaitait perdre le fil des informations, et l'impensable se produisit au moment même où le liquide se déversait dans sa tasse. Une notification sous forme d'alerte info s'affichait en bas de l'écran : Alain Bernet venait de se défenestrer, dans la prison où il avait été récemment admis, à Aiton, en Savoie.

Tandis que le café débordait, le père de famille ferma les yeux et perdit le contrôle de ses nerfs :

« Fils de pute ! »

Dijon

Agnès se réveilla en sursaut. Écartant le drap humide, elle s'assit sur son lit et se remémora son entretien de la veille avec la divisionnaire.

Le réveil indiquait 6 h 30.

Terriblement préoccupée et fragilisée par ce tournant imposé dans sa carrière, elle murmura sans vraiment s'en rendre compte :

« Lambecq ! »

Après un bref mouvement de main dans ses cheveux, elle tourna la tête vers l'autre oreiller. À ses côtés, une place désespérément vide et sans chaleur. Antoine, époux et père modèle, avait eu la délicatesse d'attendre la rémission de son cancer du sein pour lui asséner un ultime coup de poignard en quittant le domicile conjugal. Le sportif accompli s'était fait la malle avec une camarade d'entraînement de son club de triathlon.

Quand je pense que j'allais les encourager durant les courses ! Bon sang, mais quelle conne !

Agnès n'avait rien vu. Et pourtant elle aurait dû s'en douter : à chaque fois qu'elle la croisait, cette garce remuait du popotin, mettant en avant ses jambes galbées, son ventre plat et son fessier musclé. Manque de désir, période compliquée, Agnès avait cherché à mettre cet écart de conduite sur le compte d'un quotidien difficile que son cancer avait installé dans leur couple, mais Antoine s'était laissé envoûter et avait fini par emménager avec cette connasse.

Connasse ! Tiens, ça sonnait bien, pour une voleuse de mari.

Pressée d'en finir avec cette boule au ventre qui la tenaillait, elle enfila un jean et un pull ample.

Les enfants ne tarderaient pas à se lever, c'était jour d'école.

Elle se dépêcha de rejoindre la cuisine.

Moins de dix minutes plus tard, Antoine frappa à la porte. Ils n'eurent pas le temps d'échanger plus de trois mots que les gamins avaient déjà déboulé. Dans leurs yeux, ce fut la stupéfaction, notamment pour Manon, l'aînée, cheveux bouclés en bataille et tee-shirt long descendant jusqu'à mi-cuisse. L'adolescente dégoupilla la première bombe.

« Qu'est-ce qu'il fout ici ? » fit-elle, furieuse, en désignant son père.

Antoine chercha à l'embrasser, mais la jeune fille l'esquiva en reculant. À la minute où il avait quitté le domicile familial, Manon avait pris fait et cause pour sa mère. Cet abandon lui restait en travers de la gorge, jurant de ne jamais le lui pardonner. Quant à Simon, à 9 ans, on ne comprend pas toujours les affaires des grands, et c'était peut-être mieux ainsi. Son papa n'était plus à la maison, mais leur complicité restait intacte, car c'est lui qui l'emmenait tous les samedis au foot.

Toute la nuit, Agnès avait préparé cet instant, pesant chaque mot, chaque tournure de phrase avec un soin méticuleux. Un peu réticent au début, Antoine lui avait finalement assuré sa pleine et entière coopération.

« Écoutez, commença-t-elle en regardant ses enfants, je ne sais pas comment vous le dire. Alors, je vais aller droit au but ! On m'a proposé de partir deux mois en mission et j'ai... accepté. Durant ce laps de temps, papa va venir s'installer ici.

– Quoi ? ! fit Manon. C'est hors de question ! »

Cette annonce ressemblait à s'y méprendre à une démission maternelle. Une de plus.

« Ma chérie...

– Arrête ! Je ne suis plus une gamine ! Tu nous jettes comme de la merde. »

Désignant son père d'un geste du menton :

« T'es aussi égoïste que lui ! Vous êtes que des sales cons ! »

L'adolescente se rebellait comme rarement. Jamais elle n'accepterait de revivre avec son père. Bien que prévisible, sa réaction fut accompagnée des sanglots d'une enfant sentant son monde s'écrouler définitivement.

« J'ai pas le choix, Manon. J'ai donné mon accord.

– Tu n'étais pas obligée d'accepter ! Et nous ? Tu y as pensé ? » cracha la gamine, rendue presque hystérique par la colère.

L'instant était angoissant, traumatisant même. Agnès était au plus mal. Son sourire forcé ne trompait personne :

« En réalité, c'est beaucoup plus compliqué que ça, ma grande. On ne veut plus de moi dans l'équipe. »

Silence. Entre deux spasmes, la jeune fille essuya ses larmes, et Agnès poursuivit :

« Je crois qu'au fond, je ne suis plus la même. Inutile de se mentir, ou de se cacher. Reprendre mon ancienne vie se révèle beaucoup plus difficile que je ne pouvais l'imaginer. Alors, je fais ce que je peux. »

Père et fille s'observèrent sans un mot, ce qui décupla la détresse d'Agnès. Les yeux embués par l'émotion, elle s'adressa à Manon, et plus indirectement à Antoine :

« La période que nous avons vécue tous ensemble n'était pas des plus faciles. J'ai du mal à reprendre pied et à remonter la pente. Faut que je prenne du temps pour moi. »

Antoine baissa les yeux ; il ne pouvait soutenir ce regard bleu qui autrefois l'avait fait craquer. À cet instant,

il ressentait quelque chose pour elle. Peut-être un ultime sentiment amoureux...

En larmes, Manon partit se réfugier dans sa chambre.

« Et puis, vous viendrez me voir les week-ends !

– Et c'est bien, là où tu vas ? » demanda Simon de sa petite voix.

Une seconde, la mère fut déstabilisée.

« Oh oui, c'est un petit village touristique, et il y a un lac où l'on peut se baigner.

– C'est où ?

– Lambecq ! »

Hôpital de Grenoble

Deux semaines entières à effectuer des batteries de tests.

Lorsque, six semaines auparavant, Alain Bernet avait montré les premiers signes encourageants d'une sortie de coma, juge d'instruction et médecins avaient décidé de le transférer de l'hôpital pénitentiaire de Chambéry à cette unité ultra-surveillée du CHU de Grenoble. C'est ici que le pilote Michael Schumacher avait été soigné après son accident de ski, et c'est ici que l'assassin considéré comme le plus dangereux de France effectuerait sa convalescence. À l'abri des regards et sous bonne garde.

Alain Bernet, plus connu sous le surnom de La Demoiselle, s'était réveillé d'un sommeil de trois ans sans que l'affaire s'ébruite dans les médias. Le processus de « retour » pouvait être long et produire des résultats variables d'un patient à l'autre. C'est pourquoi aucun risque n'était permis. S'il avait retrouvé la perception de son corps et de ses membres assez rapidement, grâce à des exercices de stimulation basale comme la table de verticalisation, donnant la sensation de se tenir debout, ou bien encore cet entraînement neuromusculaire, il n'en était pas de même pour l'usage de la parole. Mais après ces quinze jours de tests éprouvants, ses troubles de la mémoire étaient si prononcés qu'aucun spécialiste ni aucun neuropsychologue ne souhaitait s'engager concernant le temps nécessaire à sa rééducation.

Le dispositif de sécurité l'avait rapidement intrigué. Cet individu vêtu d'une blouse blanche et posté devant

sa chambre aurait pu faire illusion si Alain n'avait remarqué une arme à sa ceinture. Peut-être était-il une personnalité ?... Mais les gens célèbres ne sont pas menottés jour et nuit à leur lit médical.

Jamais on ne le laissait seul, un peu comme s'il était la parfaite réincarnation du Mal. Les infirmières n'avaient pas le droit d'entrer, et ses repas étaient portés par ce policier qui gardait sa porte (après en avoir vérifié le contenu). La nourriture était prédécoupée et il avait pour seul couvert une cuillère à café en plastique. Ni couteau, ni fourchette, ni verre. Rien de tout cela.

Pas besoin d'être bien malin pour remarquer l'attention particulière dont il faisait l'objet.

Toutes ces précautions le laissaient dans l'incompréhension la plus totale. Revenu des ténèbres, tel un miraculé, voilà qu'on le traitait avec méfiance et une certaine haine dans le regard.

Un jour, le neurologue qui le suivait lui annonça qu'il avait donné son accord pour une visite de complaisance.

Qui avait demandé à le voir ?

*

La dernière photo s'échappa de ses mains, échouant sur le drap blanc qu'il avait remonté jusqu'à mi-poitrine.

Le visage d'Alain Bernet s'était décomposé. Il secouait la tête, comme s'il ne pouvait croire en toutes ces choses déversées sur lui depuis près de deux heures. Il jeta un regard par la fenêtre, cherchant peut-être des réponses dans le ciel, puis reprit la photo de cette gosse de 8 ans. Son sourire était une ode à la vie et ne le laissait pas insensible.

À mesure qu'on lui avait détaillé les circonstances des enlèvements, ses genoux s'étaient mis à trembler,

de plus en plus fort ; à maintes reprises, il avait murmuré :

« ... je suis un monstre, je suis un monstre... »

Peu de corps avaient été retrouvés dans le jardin de sa maison, ce qui laissait à supposer qu'il se débarrassait des cadavres de ses victimes par un autre moyen.

Son avocate lança un regard en coin au juge d'instruction arrivé d'Orléans, et à ce commandant de police judiciaire venu tout droit de Paris, Raphaël Neves.

Soit Bernet était réellement abattu, soit il pouvait prétendre au César du meilleur acteur français, car à aucun moment ils ne purent douter de sa sincérité. De son nom, prénom, ou de sa vie avant son accident, il ne se souvenait de rien. Tout s'était effacé de sa mémoire comme sur le disque dur d'un ordinateur. Ses larmes auraient pu convaincre le plus sceptique des bourreaux, et même cet imminent psycho-criminologue dénommé Verneuil, lequel était assis au fond de la pièce, prenant une multitude de notes sur son calepin, sans prononcer le moindre mot.

Le rapport d'un premier expert mentionnait une amnésie d'évocation, appelée communément « amnésie rétrograde », due à la commotion qu'il avait subie lors de sa chute, à la prison d'Aiton. Échappant un quart de seconde à ses gardiens, Bernet s'était jeté du haut de cette passerelle, dépourvue de filet de protection, pour atterrir huit mètres plus bas, sur le béton. Personne n'aurait jamais imaginé qu'il sorte un jour de son coma.

À son entrée dans la chambre, Raphaël Neves l'avait longuement dévisagé et, pas un instant, La Demoiselle n'avait eu de réaction.

En revanche, pour le commandant parisien, leur unique confrontation, lors d'un interrogatoire musclé, lui était immédiatement revenue en mémoire.

C'est ce jour-là qu'il l'avait démasqué. C'était dans le cadre de la fameuse affaire Dimitri Girod, ce petit-fils d'un célèbre avocat lyonnais, enlevé en plein samedi de départs en vacances, en décembre, à Paris Gare de Lyon. L'affaire avait fait couler beaucoup d'encre à l'époque. Par son abnégation, et celle de son ancienne collaboratrice Agnès Demare, il avait réussi à le confondre. Se fiant à son instinct, il avait ordonné que le camping-car de Bernet soit désossé. Et c'est alors qu'on avait fini par retrouver le gamin de 4 ans sous le plancher du véhicule.

Le juge d'instruction, silencieux jusque-là, chercha à prendre Bernet en défaut, mais le résultat fut sans appel : le « serial kidnappeur » le plus célèbre de France depuis Michel Fourniret semblait réellement affecté par ce déballage d'horreurs. Abattu et submergé par l'émotion, il sanglotait comme un gamin.

« Trois ans de coma et je me réveille pour entendre ces atrocités. J'aurais préféré y rester. Avoir ça sur la conscience, c'est insupportable, je ne mérite pas de vivre... »

L'avocate exigea de rester seule avec son client. L'entretien était terminé. Les trois hommes prirent congé et se rendirent directement sur la terrasse de l'hôpital, où le vent charriait un air frais et vivifiant.

« Votre avis ? lâcha le juge.

– Difficile. C'est trop tôt pour se prononcer, fit le psy. J'ai besoin de le voir très régulièrement dans les semaines à venir. Je vais vous faire une demande en ce sens.

– Vous aurez mon aval. »

Verneuil secoua la tête :

« Il semble vraiment dire la vérité. Mais... »

Manifestement, il cherchait ses mots :

« Avant que le commandant Neves réussisse à le serrer, aucun de nous n'avait été en mesure de dresser un profil psychologique précis de La Demoiselle. Il

nous faudra du temps. Ça peut prendre des années !
Mais attention...

– Attention ? Attention à quoi ? fit le juge.

– Qu'il ait commis un crime ou vingt, s'il parvenait un jour à se souvenir du monstre qu'il a été, cela pourrait avoir des effets désastreux sur sa santé mentale.

– Du genre ?

– Tout est une question de conscience, vous savez. Quand la sienne va s'adresser à lui, cela peut entraîner diverses réactions, comme une tentative de suicide, de la paranoïa voire de la folie. Avec votre permission, je souhaiterais l'examiner et le soumettre à un ou deux tests. »

Neves ne put s'empêcher d'intervenir :

« J'ai aucune confiance en ce type. Il a trompé son monde durant si longtemps. De vous à moi, jamais il ne se soumettra à vos tests.

– Bon, quoi qu'il en soit, je n'oublie pas notre devoir envers les familles, précisa le juge. Elles attendent beaucoup de ce dossier. Pour l'instant, sa place est sous les verrous. Vous allez être content, commandant, je vous le fais transférer sur Orléans. »

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr